

8°R *Pièce*
23507

Thir

LE SERVICE SOCIAL RURAL DE L'INDRE

AU SERVICE DE LA
CAMPAGNE FRANÇAISE

Pièce
8°R
23507

— IMPRIMERIE LABOUREUR —

ISSOUDUN



SERVICE MEDICO-SOCIAL DU DEPART^T DE L' INDR

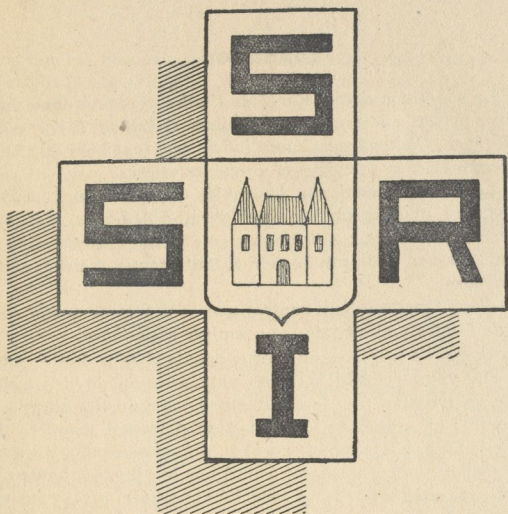
- + - Consultations de Nourrissons
- Δ - Dispensaires Anti-tuberculeux
- ⊕ - " Anti-Vénériens
- x - Consultations Psychiatriques



Service Médico-Social du Départ^t de l'Indre (S.S.R.I.)

LEGENDE

- - Secteur d'Action du S.S.R.I.
- - Communes desservies par le S.S.R.I.
- ooo - Communes desservies par le S.S.R.I.
- - Maisons Sociales

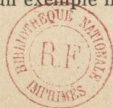


LE SERVICE SOCIAL RURAL DE L'INDRE

Le Service Social, né en *France* pendant la Grande Guerre, reçoit une vigoureuse poussée de la tourmente actuelle qui, en répandant d'indicibles souffrances, suscite les initiatives ingénieuses d'une charité aux multiples visages.

Parmi les nombreuses activités qui réclament instamment la collaboration des Assistantes de Service Social, il en est une tout particulièrement attirante : c'est l'*Action Rurale*, encore trop peu connue d'elles, mais bien faite cependant pour tenter les femmes de courage, dont l'esprit d'apostolat, le goût de l'action neuve, le besoin de dévouement, trouveraient là un magnifique débouché.

Une expérience de ce genre a été tentée depuis cinq ans dans le Berry. Elle est assez avancée dans ses réalisations, pensons-nous, pour offrir aux ouvriers de l'action sociale, aux fidèles du milieu rural, un exemple intéressant.



DL 05598 22-9-45

Fondation

Le « *Service Social Rural de l'Indre* » est né d'une initiative privée, en juin 1936, au village d'Arthon, à l'orée de la forêt de *Châteauroux* : une infirmière, tant bien que mal logée, en était la première et unique ouvrière.

Le 9 août, il tenait son Assemblée Générale constitutive ; en octobre, une Maison Sociale s'ouvrait à *Ardentes*, chef-lieu de canton, avec deux assistantes ; en novembre, *Arthon* inaugurait aussi sa « Maison Sociale », toute neuve, fraîche, nette et joyeuse.

C'est dans ces deux centres que le « *Service Social Rural de l'Indre* » allait faire sa première expérience.

Ce qui l'a inspiré... un amour spontané sans doute, mais qui s'est voulu réfléchi, pour la campagne, pour la vie rurale, pour les paysans ; — le sentiment d'une injustice sociale à réparer ; en marge de la civilisation moderne, assoiffée de progrès matériel, le monde rural oublié ou méconnu, stagnait et se vidait, inexorablement aspiré par la ville, ses hauts salaires, ses congés payés, sa sécurité apparente et ses plaisirs, tout cet aménagement social de grande envergure inventé tout exprès, aurait-on dit, pour anémier, jusqu'à la faire mourir, la campagne de *France*.

Le « *Service Social Rural de l'Indre* » est donc sorti, riche d'espoir plus que de moyens, d'une pensée de réaction contre cette dangereuse injustice. Il allait tenter une expérience, définir une méthode, peut-être provoquer une impulsion, susciter des initiatives semblables, enfin, concourir pour une petite part à introduire plus de joie, plus de vrai progrès humain dans nos campagnes délaissées, frappées à mort.

L'instrument consista à utiliser la forme juridique de l'Association, au service d'une technique : les Centres sociaux.

L'Association devait grouper dans le cadre départemental les bénéficiaires du Service et tous ceux qu'intéresse directement la vie rurale, notamment : les propriétaires terriens, les organisations professionnelles, les services de prévoyance, de mutualité et d'assurances, les communes. On espérait ainsi réunir graduellement assez d'appuis effectifs pour entretenir

des Centres Sociaux confiés à des Travailleuses Sociales qui feraient le lien entre les organismes adhérents et la population, en vue d'apporter aux familles paysannes l'aide éducatrice dont l'étude du milieu rural démontrait la nécessité.

Assurément, l'idée était bien neuve pour la région... Il y eut quelques remous. Peut-être fallut-il la grande tourmente pour achever l'apaisement des esprits et les ouvrir, contre l'individualisme régnant, à l'intelligence d'une communauté fraternelle de besoins, d'intérêts, de concours dans le service social.

Les principes fondamentaux

On se proposa, en premier lieu, d'éviter cette forme d'assistance qui, ne s'attachant guère qu'à donner des secours, multiplie les simples quémandeurs, trop souvent les mécontents, ou les déçoit, et n'incite que peu à l'effort personnel. Ne valait-il pas mieux fonder le travail social sur l'entraide mutuelle et la collaboration personnelle ? C'est pourquoi il fut décidé que les services rendus ne seraient pas gratuits et qu'en seraient les bénéficiaires les membres adhérents, eux seuls.

A bien connaître le paysan de partout, il apparaissait que cette conception s'accordait davantage avec son caractère traditionnel. Au reste, le paysan berrichon, lui, n'est pas nécessiteux. Le fût-il, il garderait sa fierté. Certes, il sait reconnaître le service rendu, mais il ne l'estime vraiment que s'il le paie. Il ne convenait pas de risquer d'amoindrir en lui ce sentiment de dignité humaine qui a sa noblesse.

Le paysan comprend, admet, sans peine aucune, que pour bénéficier des services de la Maison Sociale, il doit participer aux frais par sa cotisation. Ainsi est refait le nœud avec les vieilles traditions de la solidarité villageoise.

Au premier abord, la fermière qui n'a pas bien compris, rechigne :

— Mademoiselle, je ne suis pas malade ; quand j'aurai besoin de vous, on verra !

— Oh ! Madame, certes, j'espère que vous vous porterez toujours bien et que jamais vous n'aurez besoin de moi ; mais, dans le village, peut-être que plusieurs seraient contents de nous avoir. (Au fait, est-ce que la maîtresse de la « Ferrandière » n'attend pas un bébé, le sixième ? Comment va-t-elle faire, car elle n'a plus sa mère... ?). Eh bien ! si vous et beaucoup d'autres, vous donnez vos cotisations, ça nous permettra peut-être de venir ici et de leur rendre service. C'est bien un peu pour les autres qu'il faut cotiser...

— Ah ! c'est pas que je dirais non ; vous reviendrez peut-être bien la semaine prochaine ? On verra, à des fois !

Un cours de Croix-Rouge va s'ouvrir au village de N...

— Combien ça coûtera-t-il ?

— Dame, il faut bien que je paie l'essence pour venir jusqu'ici, et le matériel pour les soins, et le reste. Nous devons demander cinq francs par inscription.

Evidemment l'Assistante connaît les familles besogneuses et leur propose discrètement les exonérations opportunes.

Un autre principe qui règle à la base l'activité des Centres est la collaboration avec les organismes existants : aider, ne pas se substituer : tel est le mot d'ordre. En voici quelques exemples-types :

C'est sous la forme « Service Social Communal », donc en liaison très étroite avec le Maire, que sont organisés les Services d'Hygiène et d'Assistance. Sauf exceptions très rares, cette collaboration s'est révélée facile et féconde, infiniment plus que n'eût été une action isolée.

— Monsieur le Maire, c'est bien vous qui êtes le chef de la Commune, n'est-il pas vrai ? — a dit l'assistante — car c'est vous qui êtes responsable : l'hygiène... la surveillance des nourrissons... les malheureux... Mais, sans doute, ne pouvez-vous pas tout faire ? Eh bien ! si vous voulez, nous vous aidons ; nous ne sommes là que pour vous aider. Une assistante, c'est quelqu'un qui aide, qui a « appris » pour cela. Nous travaillerons en accord avec vous, d'après vos directives.

De ce jour, M. le Maire devient excellent conseiller d'adaptation, fidèle collaborateur d'action sociale, et bientôt

une subvention échoit au « *Service Social Rural de l'Indre* » pour services rendus.

Une réunion publique à la Mairie est le point de départ de l'extension du Service Social Rural dans une nouvelle localité.

M. le Curé, M. le Maire, M. l'Instituteur... autorités et administrés, sont également invités. On explique ce dont il s'agit, on pose la question :

— Désirez-vous que nous venions chez vous ?

— Ah ! c'est pas que ce serait malfaisant... !

Les plus audacieux versent leur cotisation. L'idée est lancée, c'est le premier pas d'une collaboration qui ira désormais de l'avant.

Collaboration qui s'établit également avec la Caisse Mutualiste d'Assurances Sociales, dont nous assumons, pour ses assurés, le service social (sous la rubrique : contrôle), moyennant une rétribution définie.

Le démarrage

L'assistante qui vient s'installer dans un secteur nouveau arrive, munie sans doute de son expérience, mais non porteuse d'un plan d'action dressé à priori, plus ou moins hors du concret local. Elle avisera au mieux sur place. Elle entre donc en rapport avec les diverses autorités sociales, multiplie les visites de pénétration, noue des relations de bon voisinage, s'efforçant à comprendre le milieu et à gagner les sympathies. Prudemment, elle observe, discerne, note les liens et rapports de hiérarchie sociale, les besoins, les ressources, les désirs. Elle définit objectivement la base de départ de son travail, son point d'insertion dans la vie du bourg, celui qui, s'il cause au début quelque étonnement, ne provoquera du moins ni opposition, ni choc.

Puis, graduellement, saisissant les occasions qu'offrent à son esprit attentif, les faits de chaque jour, elle étend son action, crée de nouveaux services, intensifie doucement le rayonnement du Centre : peu à peu esprits et cœurs sont gagnés. Le Centre a conquis droit de cité, il a place et rang re-

connus dans la vie locale. Et, comme chaque région, chaque bourgade, chaque village a sa physionomie particulière, parcelllement, chaque Centre Social reflète cette physionomie.

Diversité, loi de la vie rurale, mais aussi unité, car les mêmes besoins fondamentaux se retrouvent, qui tendent à modeler les diverses cellules d'action sur un type architectural maintenu partout dans ses grandes lignes. De ce fait, après une période de préparation plus ou moins longue, s'établit communément, dans tous les Centres, l'ensemble des services suivant :

- 1° — Soins aux malades.
- 2° — Hygiène sociale.
- 3° — Assistance sociale.
- 4° — Services collectifs d'éducation.
- 5° — Travail à domicile.

1° Soins aux malades

Les soins se donnent, soit au dispensaire, soit à domicile. Ce service est de première importance ; il est particulièrement désiré dans les villages à l'écart des Centres ; là, et sans attendre, l'assistante vient apporter ses soins : c'est sa première démonstration d'utilité.

Au bourg de M... le Service s'installe, assez fraîchement accueilli :

— Ah ! c'est bien, ce que vous voulez faire ; mais, vous savez, ça ne prendra pas ; rien ne prend ici ; il faudra que vous partiez.

Et ce propos se voulait pourtant sympathique ! Quelle douche froide sur le cœur !

Survient un grand malade, dans une famille douloureusement éprouvée. En pleine campagne, dans la boue et les tempêtes de novembre, de jour et de nuit, l'assistante multiplie ses soins. Le village s'émeut ; des sourires amicaux la saluent au passage quand elle traverse à bicyclette la grand'rue du bourg.

— Vous savez, dit un beau jour, en réunion de Conseil Municipal, un ami chaudement admiratif, vous savez, les demoiselles, eh bien ! c'est pis que des gars ! Moi qui suis un homme, je vous l'dis, je ne ferais pas ce qu'elles font...

La conquête des âmes est faite. On a jugé, on a compris sur faits. Le service démarre en beauté.

Est-il besoin de dire qu'en matière de soins, l'assistante n'a pas à prendre d'initiatives : elle demeure la collaboratrice loyale du Médecin dont elle exécute fidèlement les ordonnances, tout en prolongeant son action dans le domaine social.

— Mademoiselle, voudriez-vous aller voir la famille B... ? Le père est sérieusement malade, la mère à l'hôpital. Il ne reste à la maison que deux fillettes : 14 ans et 11 ans, avec un nourrisson de deux ans. C'est la misère. Voyez ce que vous pouvez faire...

Suivent indications pour le traitement, renseignements sur la famille et l'habitation : une petite locature dans les terres, à 5 kilomètres du bourg ; une vache, un vieux cheval... des dettes !

C'est alors que se nouent entre la famille en crise et l'assistante, les liens d'une amitié infiniment douce et forte, sûre et fidèle ; échange mutuel de services et de confiance, de respect et de gratitude, de virile tendresse. On a organisé la maison, soigné le père, pris toutes mesures d'une prophylaxie rudimentaire, renvoyé le nourrisson à sa famille. Autour des deux fillettes, on a attiré la sympathie agissante du voisinage. Chaque jour, on est venu. Puis, le père est mort ; la mère opérée, est rentrée ; elle s'est couchée dans le lit où son mari avait souffert. Il a fallu la soigner aussi. La fille aînée, brusquement saisie par une première atteinte de la contagion, est conduite au dispensaire, tandis que sont faites les démarches pour un placement urgent dans un sanatorium. Il s'agit ensuite de trouver un complément de vestiaire, d'assurer une suralimentation préventive à l'autre fillette, d'aider la mère à liquider sa situation.

A cette famille pauvre, mais digne et de bonne race paysanne, il a fallu aussi procurer une aide délicate qui ne la

diminuât pas à ses propres yeux et conservât intactes, pour les enfants, des traditions de fierté familiale. C'est à quoi réussit l'assistante en lui achetant, au prix fort, quelques pauvres vieux meubles, tout en acceptant sans sourcilier, la petite rétribution demandée pour les piqûres. Depuis, la famille a quitté le pays mais, chaque année, elle revient faire visite à l'assistante et lui verser sa cotisation.

2° Hygiène sociale

L'assistante est infirmière quand il le faut, mais se préoccupe plus encore d'être une monitrice de soins qui apprend aux autres à se soigner et à se passer d'elle. Auprès d'un malade, elle cherche qui pourra le soigner ; parfois, ce sera une voisine : l'occasion est saisie de resserrer des liens de solidarité qui, trop souvent, tendent à s'affaiblir.

L'on sait combien est générale chez les ruraux l'ignorance, sinon l'insouciance, en matière d'hygiène. Sans vouloir dresser ici un tableau trop sombre, ni faire un examen détaillé de la situation, soulignons cependant avec force, à l'appui, ce qui a été relevé :

- Fréquence accrue de la tuberculose à la campagne.
- Alcoolisme familial.

Insuffisance du logement rural, très souvent réduit à la pièce unique, aux fenêtres closes, sans eau courante, ni commodités d'aucune sorte.

— Etat sanitaire des enfants d'âge scolaire, dont les caractères morphologiques déficients porteraient à conclure à une véritable dégénérescence de la race.

Voici, après une lente progression, les services auxquels le « *Service Social Rural de l'Indre* » apporte sa collaboration.

D'une part, intégré dans l'*Office Public d'Hygiène Sociale de l'Indre* et, d'autre part, en contact étroit avec les institutions locales, il assure officiellement dans ses secteurs, la protection sociale maternelle et infantile et scolaire — le service social des tuberculeux et des vénériens et, d'une manière

générale, la liaison avec tous les services d'hygiène publique et d'assistance. Ses liens avec plusieurs Caisses d'Assurances Sociales et d'Allocations Familiales, élargissent son cercle d'action et renforcent une action qui touche tous les membres de la famille. Le développement de l'*Office Public d'Hygiène Sociale*, encore à sa naissance, en rendant possible la création de nouvelles catégories de consultations, donnera plus d'efficacité aux interventions du service social.

3° Assistance sociale

Notons qu'avant la guerre, les cas de misère noire étaient assez rares, accidentels même, quoique le niveau de vie, au moins dans certains villages, fût bas. D'une manière générale, les lois sociales, de mieux en mieux connues et appliquées à la campagne, le sont souvent avec retardement, et les assistantes rencontrent fréquemment des cas où, par ignorance, les intéressés ne bénéficient pas des avantages auxquels ils auraient droit.

Une vieille femme vit avec son fils, grand incurable. Champ par champ, on a vendu le petit patrimoine familial. Le garçon reçoit 50 francs par mois de l'Assistance des vieillards, infirmes, incurables. L'assistante fait connaître un article ignoré de la loi concernant le cas des incurables ayant besoin de l'aide constante d'une tierce personne. L'allocation est portée à 220 francs.

Une mère de sept enfants est abandonnée par son mari et vit de la charité du voisinage. L'aîné des garçons, âgé de 14 ans, est placé chez un cultivateur. Il est salarié et soutien de famille. Démarches sont faites auprès du patron et de la Caisse d'Allocations Familiales. La mère recevra 652 fr. 50 par mois.

L'entrée en vigueur de la loi sur les Allocations familiales ne s'est pas faite sans difficultés à la campagne : que de situations ont été régularisées grâce à l'intervention des assistantes ; de plus, à chaque fois, l'assistante double son intervention de conseils et directives avisées d'éducation, de relèvement.

Une jeune femme de 21 ans a trois enfants. Le père est bûcheron et gagne 15 ou 20 francs par jour. Voici la guerre. Les allocations militaires équivalent à peu près au salaire. La famille honnête, « considérée » du voisinage, vit courageusement dans une pauvreté voisine de la misère. La femme était confectionneuse avant son mariage. Grâce à un don généreux, l'assistante peut acheter une machine à coudre. Elle connaît une chemiserie qui fournira du travail. Plutôt que de donner simplement la machine, elle trouve plus éducatif de proposer une vente par mensualités de 50 fr. pendant deux ans. Marché conclu avec enthousiasme. Maintenant, tout le village veut coopérer, et chacun apporte du travail. Les 50 francs sont régulièrement versés chaque mois. Cette jeune femme n'a pas été diminuée par une assistance gratuite. Sa reconnaissance est grande.

On pourrait multiplier ces exemples. L'assistante a au cœur le souci d'élever les âmes vers plus de plénitude humaine, et elle fait feu de tout bois, pour provoquer les efforts personnels, l'habitude du don de soi, et donc l'épanouissement dans la joie.

4° Services collectifs

Education post-scolaire, camps de vacances, prêts de livres, fêtes au village, travail à domicile, tels sont les rouages vivants de la Maison Sociale. Le champ d'action est vaste. Le « *Service Social Rural de l'Indre* » y travaille depuis son origine, mais avec une intensité accrue depuis la guerre. C'est pourquoi nous reviendrons là-dessus plus bas.

Premières conclusions

Définir les caractères spécifiques du service social rural, tels qu'ils se sont peu à peu dessinés dans la phase d'expérimentation, présuppose qu'on a précisé les traits saillants de la population rurale, ses ressources constructives et les causes profondes de sa souffrance.

Dans l'ensemble, la population des campagnes est res-

tée saine : fière et digne, laborieuse et honnête, prudente et fidèle, à réactions lentes, mais durables : faisceau de qualités qui constituent une véritable distinction de race. La vie familiale demeure stable et unie, ainsi que le commande l'économie agricole et artisanale, à caractère familial. Le divorce et l'union libre sont à peu près inconnus ; le mariage sanctionne, dans la majorité des cas, les relations précocement nouées. Le village a très souvent aussi conservé quelque chose de son caractère de communauté familiale dans laquelle se maintiennent vivaces des habitudes d'entraide.

Les graves crises familiales sont exceptionnelles, la protection du voisinage les atténue. Le plus souvent à leur origine, il a eu quelque accident de santé du chef de famille.

Ces solides richesses sociales, élaborées par les siècles, ont été battues en brèche ; la campagne se vidait à une cadence accélérée, car c'est elle tout entière qui était en crise, laissée comme en marge de la civilisation moderne. Il appartenait au service social, sous toutes ses formes, de travailler à y introduire, avec une judicieuse adaptation, les connaissances, l'éducation, la joie, qui doivent favoriser l'attachement du paysan pour sa profession méconnue et favoriser son estime pour elle.

D'où les exigences spécifiques du travail social rural, telles que les a révélées ou confirmées l'expérience :

— s'adapter à la structure du village, du bourg, à toute sa hiérarchie sociale, s'y enraciner doucement, sans heurts ni secousses ;

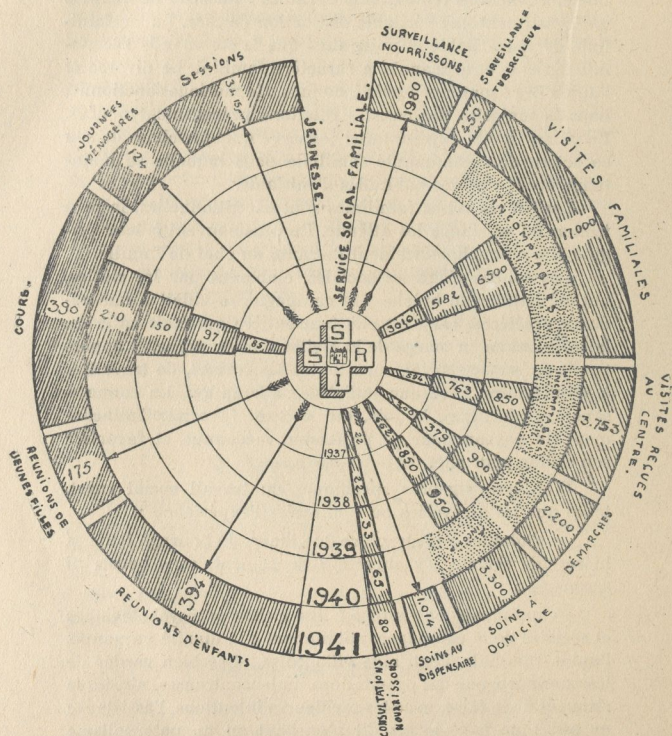
— maintenir et renforcer les richesses psychologiques et sociales de la campagne, notamment : la dignité paysanne, l'union familiale, l'entraide villageoise, et se bien garder de les amoindrir par des orientations malencontreuses, ainsi que risquent de le faire, avec les meilleures intentions, l'assistance au sens que nous avons dit plus haut ou un paternalisme maladroit.

Atténuer au contraire l'aspect « assistance » du service social et insister sur son caractère d'amitié. Dans ce sens :

— considérer avant tout le service social comme une

ACTIVITÉS DU S. S. R. I. DE 1937 A 1941

	1937	1938	1939	1940	1941
Maisons Sociales....	2	2	3	4	7
Centres desservis....	1	1	1,1/2	2	4
Communes desservies	8	14	17	25	41
Assistants familiales.	2	2	3	4	7
Assistants jeunesse..				3	5



FÊTES

1937
1 fête familiale
1 arbre de Noël

1938
1 kermesse
1 arbre de Noël

1939
3 arbres de Noël

1940
1 veillée de Noël
3 arbres de Noël

1941
5 veillées de Noël
4 arbres de Noël
5 fêtes familiales
3 rep. artistiques
1 fête de St. Jean
2 rassemblements de jeunesse

œuvre complexe, délicate d'éducation, qui réclame tact, savoir faire, longueur de temps avec beaucoup de dévouement cordial. A ce but, faire converger tous les modes de contact, de relations, d'activité, soit individuels : visites familiales, collaboration avec les Autorités et les Services Généraux — soit collectifs : l'éducation des jeunes, fêtes au village, travail à domicile bien rétribué qui retiendra au foyer les jeunes filles.

Et cela en restant le plus possible en liaison étroite avec les organisations agricoles et artisanales.

Comment y aboutir si l'on n'était pas sur place, inséré en plein milieu rural, adopté par lui ? La « Résidence sociale » le permet. Centre d'activité permanent d'où l'on rayonne, elle fournit un local pour les services collectifs. Nous n'insisterons pas sur ce que sa bonne marche exige des Assistantes : une véritable vocation, une formation à la fois très générale et très particulière. Or, dans les débuts surtout, la fonction était trop neuve et trop méconnue pour susciter des vocations, et la préparation n'avait été que peu ou pas prévue par les Ecoles. Ce fut la source de grandes difficultés (1).

Après l'armistice : l'extension des activités

Dès la fin de la tourmente, devant les souffrances qui se multipliaient, le « *Service Social Rural de l'Indre* » comprit qu'il devait s'équiper pour être, en son champ propre, un bon instrument du redressement français, un ouvrier de la révolution nationale. Encouragé par des collaborations nouvelles, s'appuyant fortement sur les résultats acquis, il étendit aussitôt son activité et donna une vigoureuse impulsion à ses services collectifs. Sa méthode d'action, sans qu'il y eût lieu de la modifier en substance, se précisa, se compléta à la leçon des événements actuels.

De nouveaux postes furent équipés au fur et à mesure

(1) Malgré tout l'intérêt qu'elles présentent, nous ne parlerons pas des activités de guerre (hébergement des réfugiés, foyer du soldat) qui déborderaient l'objet précis de cette étude : faire connaître l'activité d'un Service Social en milieu rural.

où l'on trouva des titulaires. La pénurie d'essence, en compliquant le service, nécessita la création d'un poste supplémentaire par canton. Quatre cantons furent ainsi pourvus.

Le cœur vivant du « *Service Social Rural de l'Indre* », en chacun de ses secteurs, demeura la Maison Sociale, foyer d'amitié et d'action, animé par ses deux assistantes : l'assistante familiale et l'assistante de jeunesse.

Aussi attentives à déceler les besoins qu'ouvertes aux grands mouvements de la pensée et de la vie nationale, les assistantes sont promptes, mais prudentes, pour créer des organes nouveaux. Elles s'efforcent de trouver des collaborateurs, des responsables, souhaitant pouvoir s'effacer lorsqu'elles ne sont plus nécessaires, heureuses d'avoir animé un nouveau secteur et de pouvoir se donner à d'autres besoins. Action mobile, vivante, désintéressée, assez exactement caractérisée par ces quelques mots « au service du milieu rural ».

Au service de la jeunesse

L'œuvre urgente du redressement national.

Premiers essais

Les premiers appels à la jeunesse ont trouvé un écho surprenant ; à l'apathie d'avant-guerre a succédé une bonne volonté générale : cours de Croix-Rouge — de Comptabilité — de Coupe — Couture et Cuisine ont réuni la presque totalité des jeunes filles ou jeunes gens, obtenu la faveur du public. L'application, l'ouverture des esprits étaient non moins encourageantes.

Un petit fait : devant vingt-cinq jeunes filles de 16 à 20 ans, employées et ouvrières de chemiserie, aux mœurs plutôt légères, une assistante parle de préparation au mariage ; elle révèle à ces esprits, surtout incultes, les véritables splendeurs de l'amour. Jamais un tel langage n'a été tenu devant elles. Elles écoutent avec une attention, une simplicité émouvante ; pas un ricanement. Le cours fini, un temps de silence, que rompt ce cri de l'une d'entre elles :

— Eh bien ! je vais me mettre à réformer mon caractère !...

Un autre fait : dans un village, plusieurs enfants se sort spontanément groupés pour s'entraîner à rendre service : ramasser du bois pour les malheureux, des vêtements.

Il est certain qu'un élan général de bonne volonté, de désir de renouvellement, soulève la jeunesse. Comment ne pas l'y aider ? Le « *Service Social Rural de l'Indre* » s'y emploie de son mieux : il tend à doubler la Maison Sociale d'une « Maison de la Jeunesse ».

Grâce aux ressources nouvelles apportées par les réfugiés, on a pu trouver sur place des professeurs, des moniteurs pour l'histoire de France, le chant choral, l'enseignement familial, les cours agricoles... On a saisi l'occasion des fêtes locales : Noël, les Brandons, pour former des comités de Jeunes se chargeant d'organiser les manifestations. L'esprit de service anime ces organisations débutantes.

Education familiale des jeunes filles

Les expériences tentées en 1940-1941, ayant toutes rencontré des résultats nettement encourageants, il restait à les consolider pour faire œuvre durable.

Grâce à l'active collaboration du *Secrétariat à la Jeunesse*, grâce à la parfaite compréhension de plusieurs Entreprises de confection, des Centres Ménagers ont été ouverts dans certains bourgs mi-ruraux, mi-urbains où sévit le chômage partiel.

Une équipe de Professeurs réside au Centre de Villedieu et rayonne pour donner un jour d'enseignement par semaine dans plusieurs localités de la région avoisinante. La tâche est rude. Il faut se déplacer chaque jour à bicyclette, en car, se contenter, pour le début, d'installations de fortune, batailler avec les difficultés du ravitaillement. Mais les difficultés semblent légères aux techniciennes passionnément attachées à leur travail. Une centaine de jeunes filles sont atteintes chaque semaine. Presque laissée à elle-même jusqu'à présent, cette jeunesse ne cherchait, au sortir de ses monotones jour-

nées de travail, que les plaisirs les plus faciles et pas toujours avouables. La minorité qui, librement, vient au Centre, y amène un esprit neuf, étonnamment docile et attentif, ouvert à tous les enseignements : cuisine, coupe, couture, puériculture, morale familiale, culture générale. Elles sont comme en attente, en appétit, simples, pleines de confiance.

Après plusieurs mois de travail, il semble qu'une âme collective commence à se dégager dans chaque groupe, les éléments fidèles se sont affirmés. On devine que les équipes sont prêtes à être orientées au service de leur petit pays et qu'à la formation des esprits par l'enseignement, le moment est venu de joindre la féconde éducation par l'action. Une première tâche leur est confiée : une active participation à « la campagne de Noël 1941 pour les prisonniers » :

Confection d'objets chauds pour les colis, mouffles et plastrons en peaux de lapin. — Bonne occasion de s'initier au travail de la fourrure.

Arbres de Noël pour les enfants de prisonniers... distractions artistiques.

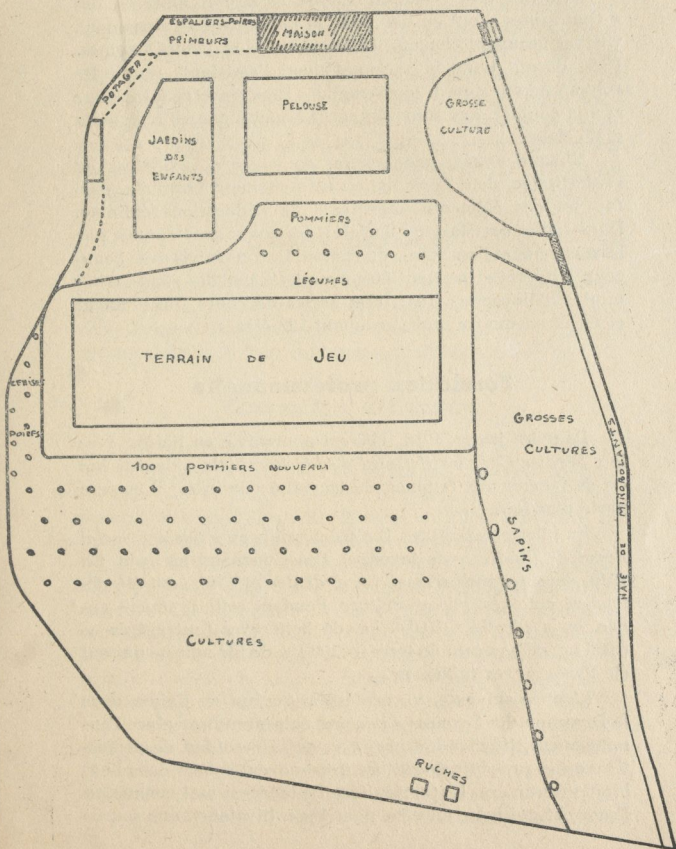
Confection de petits vêtements.

En milieu agricole, ce sont des sessions ménagères de deux à quatre semaines, qui groupent les jeunes filles. Ici, le Service Social trouve à pied d'œuvre une excellente organisation « *l'Association d'Enseignement Ménager Agricole Féminin* », dont la L. A. C. F. est l'active cheville ouvrière. Il collabore étroitement avec elle.

On ne saurait trop insister sur le bienfait, non seulement éducatif, mais encore social, des semaines rurales qui parviennent à grouper les jeunes filles d'un même village, presque toujours isolées, parfois séparées en clans hostiles. Non seulement des techniques ménagères et agricoles sont enseignées mais encore, par des échanges de vues bien menés, on arrive à susciter en elles un véritable éveil intellectuel leur permettant de découvrir les grands problèmes de leur vie et de leur milieu. Par le chant et la danse, les jeux mimés, on les entraîne à s'extérioriser, à sortir de l'habituelle réserve qui, à la campagne, tient les âmes fermées.

MAISON SOCIALE DE CLUIS

TERRAIN d'ESSAI - 1 HA $\frac{1}{2}$



Les « Journées » rurales maintiennent ensuite le contact et approfondissent la formation.

Ainsi, en 1941 — du 20 octobre au 20 novembre, — des « Quinzaines » ont eu lieu pour la première fois, dans deux villages groupant chacune 15 jeunes filles et jeunes femmes. Puis, durant toute la saison d'hiver, l'assistante réunit les élèves une après-midi par semaine : on s'y exerce à la coupe et à la couture, aux soins des malades, aux danses régionales et au chant.

Chaque année, une Session de cours d'Auxiliaires de Croix-Rouge, dont l'orientation est nettement familiale, parfait un des éléments importants de l'éducation féminine. Dans toutes les Maisons Sociales, les cours sont donnés par les médecins et l'assistante du canton. Ils sont suivis avec beaucoup d'intérêt et peuvent être complétés par des stages d'hôpital. En novembre 1941, sept séries de cours fonctionnent et dureront quatre mois, groupant 122 élèves.

Formation professionnelle

Pour les jeunes filles, elle est poursuivie en liaison avec le « *Service Coopératif Rural d'Aide Familiale* » dont le but est de fournir aux femmes, du travail à domicile ; il en sera parlé plus loin.

En plusieurs secteurs, il a été possible au « *Service Social Rural de l'Indre* » de favoriser l'enseignement agricole. En 1940, deux terrains d'essai : à *Ardentes* et *Cluis*, ont été défrichés, nettoyés, mis en culture. Pendant cette première année, on a récolté : 10.000 kg. de betteraves fourragères — 5.000 kg. de pommes de terre — 100 kg. de blé noir — qui ont été livrés au ravitaillement.

L'année suivante, un professeur restant en liaison avec la Direction des *Services Agricoles*, entreprend sur place l'enseignement théorique et pratique, qui a pour but de perfectionner les procédés de culture trop souvent enlisés dans l'habitude routinière. L'arboriculture fruitière, si mal connue en France et qui pourrait être, pour les cultivateurs, une source

importante de revenus, est particulièrement mise à l'honneur. Une trentaine d'élèves sont inscrits dans chaque centre.

Par ailleurs, les jeunes sont encouragés à suivre les cours agricoles par correspondance. Le travail est débrouillé dans des cercles d'études mensuels, dirigés par un instructeur qualifié. Il faut voir alors, lorsqu'ils sont bien orientés, l'intérêt passionné que mettent les adolescents à bien préparer leurs devoirs. Toute la famille est mise à contribution pour répondre aux questions des petits étudiants, et c'est à qui amènera au prochain cercle, la plus riche moisson de faits et d'expérience.

Culture physique

Jusqu'à présent, faute de moniteurs, il a été impossible de l'entreprendre de manière systématique. Deux essais sont actuellement en démarrage, sous la direction de jeunes assistantes ayant fait un entraînement d'hébertisme.

Formation artistique

Son rôle pourrait être de premier ordre pour revigorer les campagnes, et c'est sous cet angle social qu'on l'envisage. Le plus souvent, elle est faite à l'occasion de veillée de Noël, participation aux Fêtes de Moissons — Fêtes familiales accompagnant des expositions de travaux ménagers...

Pour s'efforcer d'obvier à la pénurie de moniteurs qualifiés qui est le plus grand obstacle à l'éducation artistique rurale, une session de formation a été organisée en août 1941, sous la direction de M. *Léon Chancerel* avec ses Routiers — Mlle *Pledge* — M. *Blattner* — M. *Muller*. Réunis en un camp joyeux et actif, une cinquantaine de jeunes : assistantes — cheftaines — délégués des mouvements de jeunesse... ont travaillé avec enthousiasme l'art dramatique — les danses régionales — l'art délicat des marionnettes — le chant choral. Chaque dimanche, la troupe des Routiers, augmentée des meilleurs élèves, allait donner une représentation dans un village. Le « Médecin malgré lui » a toujours connu le plus

franc succès. Des cours de perfectionnement continuent ce beau travail d'initiation.

Formation générale. — Le prêt de livres

Plusieurs collections circulent dans les Centres pendant la saison d'hiver. Le goût des lectures semble s'être heureusement modifié ; ce ne sont plus seulement des romans que l'on demande, mais aussi des livres d'histoire de France, de sciences appliquées, des relations de voyages, les biographies. Dans l'ensemble, les jeunes filles lisent beaucoup moins que les garçons.

Les enfants

• Pour travailler à refaire l'âme nationale, l'expérience a trop souvent montré qu'il est déjà presque trop tard de s'adresser aux adolescents dont un faible pourcentage seulement se révèle prêt aux sacrifices qu'impose la réforme de soi-même.

Ce sont les petits qu'il faut orienter avant que les mauvais plis ne soient trop marqués. C'est pourquoi, dès le lendemain de l'Armistice, le « *Service Social Rural de l'Indre* » groupait les enfants d'âge scolaire, s'efforçant de cultiver par l'action, le sens de la discipline et de la responsabilité. Actuellement, docile à l'impulsion qui pousse les jeunes à désirer l'appartenance à un mouvement national et répondant aux directives diocésaines, il favorise leur orientation spontanée vers le mouvement « *Cœurs Vaillants* » et « *Ames Vaillantes* » ou préjaciste. Dans les bourgs importants, une meute de louveteaux rassemble certains éléments qui restent en dehors du groupement de masse.

En novembre 1941, douze groupes « *Cœurs Vaillants* » et « *Ames Vaillantes* », affiliés au Service Fédéral de l'Enfance Rurale de l'Indre, sont en période de climatisation. Souhaitons que des responsables de plus en plus nombreux, permettent la création de sections dans chaque Commune.

Des activités pratiques de bricolage et de jardinage, ap-

portent un heureux complément à la formation de ces petits ruraux que le jeu laisse très souvent insatisfait. Plusieurs groupes, bien entraînés par un artisan réfugié, sont très fiers d'avoir reçu du *Secours National*, une commande illimitée de jouets en bois découpé, qu'ils exécutent très soigneusement.

Toutes ces activités d'adolescents et d'enfants, donnent à la Maison Sociale un des traits les plus sympathiques de sa physionomie : elles en font petit à petit le Foyer de Jeunesse de la localité.

Les parents apprécient énormément l'effort éducatif fait pour les aider à bien élever leurs enfants. Si tout ce qui est concret, à rendement tangible, les intéresse de prime abord, ils souhaitent encore, d'une manière générale, que les assistantes apprennent à leur enfants « à obéir », et ils sont heureux de tout ce qui les développe.

Telle mère de famille confie à l'assistante qu'elle ne pense plus s'installer à *Châteauroux* puisque, maintenant, « on s'occupe ici des enfants ».

Dans un village où, depuis deux ans, les services de jeunes fonctionnent activement, on constate dans le groupe des filles de 14 à 16 ans, une ouverture, une simplicité, une facilité à s'exprimer bien remarquables en milieu agricole. On a l'impression que peut-être ces adolescentes ignoreront le complexe d'infériorité, bien connu, qui enferme trop souvent l'âme des jeunes filles de la campagne dans une sorte de réserve ombrageuse. Combien de fois, en effet, proposant à des jeunes gens ou à des jeunes filles une nouvelle activité, avons-nous entendu cette pénible réponse : « Oh ! Mademoiselle, on est trop bête à la campagne... ».

On le voit, le « *Service Social Rural de l'Indre* » s'efforce, en secondant l'action des organes du milieu rural, d'apporter aux jeunes les possibilités d'un développement dont ils sentent en ce moment, plus qu'autrefois, le besoin. Et la richesse neuve, le sérieux des âmes paysannes peuvent donner un grand espoir dans l'action sociale constructive du mouvement

de la jeunesse rurale : le Jacisme qui peut devenir un puissant ferment de rénovation des campagnes.

Une entr'aide fraternelle et souple s'établit de plus en plus entre J. A. C. — J. A. C. F. et le « *Service Social Rural de l'Indre* » au service du Jacisme, comme de tout ce qui sert le milieu rural. Se partageant le travail, selon les circonstances, dirigeants jacistes et assistantes s'épaulent mutuellement dans les Services du village : veillées de Noël — Cours agricoles, Semaines rurales — Secours National — Aide aux prisonniers, etc...

La Maison Sociale, également ouverte à tous, enrichie par l'ardeur des meilleurs, devient peu à peu un Foyer de vie, de culture humaine, chrétiennement comprise qui aidera le milieu rural à dégager ses élites.

Au service des victimes de la guerre.

Familles de prisonniers

Si tout service social familial repose bien plus sur la visite à domicile qui discerne les besoins individuels, que sur des services collectifs, ceux-ci sont cependant habituellement des compléments nécessaires, notamment pour les familles de prisonniers qu'une séparation durement prolongée risque de déséquilibrer dangereusement.

Les réunions familiales groupent dans un premier contact les femmes de prisonniers et leurs enfants, un prisonnier rapatrié donne aux femmes, des nouvelles des camps, tandis que les enfants réunis dans une autre salle, écoutent de belles histoires puis, au cours d'un goûter amical qui réunit les uns et les autres, on cause librement, et l'assistante s'efforce de discerner les besoins auxquels il lui sera possible de porter secours.

Ici, dans un bourg important, on ouvrira une étude surveillée, ailleurs, ce sera un cours de coupe dans lequel une couturière apprendra à confectionner du neuf avec du vieux.

Partout, des réunions familiales, à périodicité variable où les femmes pourront se retrouver, parler de leurs peines,

et dans laquelle on s'efforcera de connaître les éléments forts capables d'exercer une influence heureuse et d'assumer des responsabilités.

Est-il besoin de dire que les assistantes, après avoir fait participer les plus jeunes aux ramassages des vêtements, ont organisé des ouvroirs de réparation ? Faut-il ajouter que les distributions de farines et de lait américains ont été faites dans les Maisons Sociales, et que tous ces services sont autant d'occasions d'initier les jeunes, et toutes les bonnes volontés, au service des autres...

Au service de la paroisse

L'ensemble des familles berrichonnes est resté chrétien, d'un christianisme, à vrai dire, bien souvent réduit à des pratiques desséchées, ou dénaturé par des superstitions extrêmement répandues. Quoi qu'il en soit, l'immense majorité des enfants reçoit une éducation religieuse, close il est vrai par la Première Communion, mais les familles affirment quand même par là une volonté persistante d'élever chrétiennement leurs enfants. Et l'Eglise, entourée de son autorité séculaire, demeure la gardienne de l'ordre et de la morale.

On ne renouvellera pas la vie du village sans la replonger profondément dans l'influx chrétien qui spiritualise les âmes orientées par ailleurs d'un bout de l'année à l'autre, vers des travaux et des préoccupations d'ordre matériel.

Un plan général de rénovation paysanne qui ne placerait pas dans ses lignes directrices, la réactivation de la vie paroissiale, premier foyer spirituel du village français, méconnaîtrait gravement le fondement psychologique du problème ; il serait vicié à son point de départ et incapable de porter de bons fruits.

Mais on sait qu'une grave crise du clergé menace nos campagnes du Centre. Qu'on nous permette d'en signaler un simple fait symptomatique : en 1941, 5 prêtres ont été ordonnés pour le *Cher* et l'*Indre*, tandis que 19 sont décédés. Les curés vieillissent, ne sont pas remplacés, des églises se fer-

ment. C'est toute la vie du village qui est atteinte et se dissocie. Il faut donc se mettre à colmater les brèches.

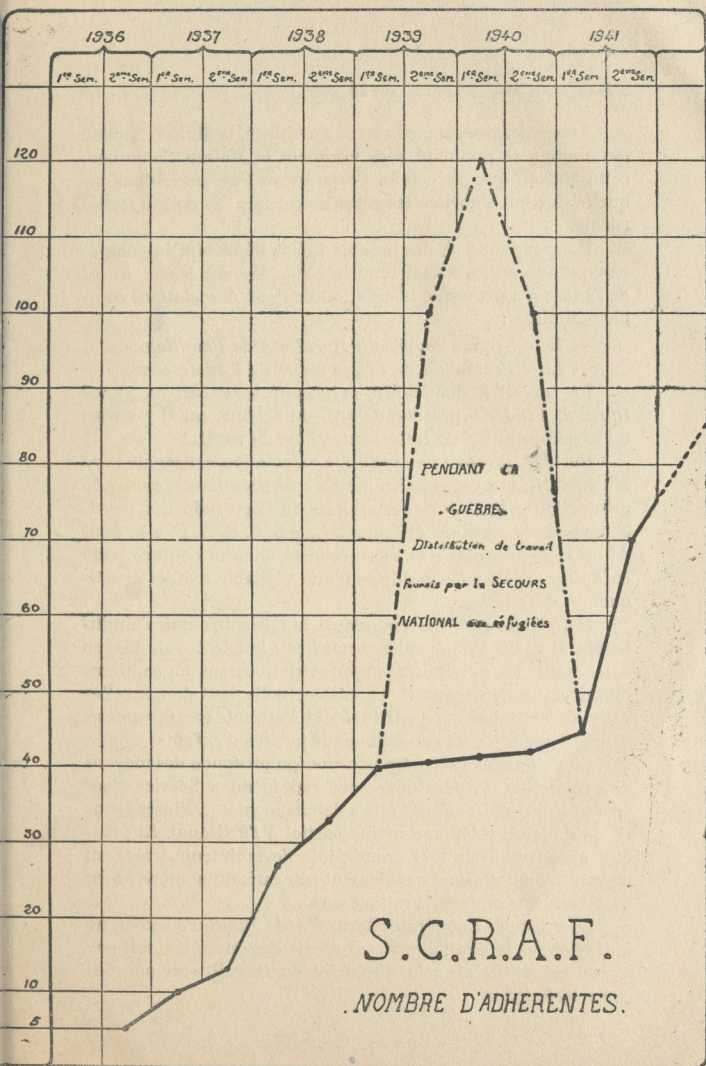
Fidèles à leur mission d'éducatrices au service du milieu rural, les assistantes ont commencé à apporter à la Paroisse leur aide dans la formation chrétienne des enfants, lorsque le prêtre et ses collaborateurs laïques n'y suffisent pas, et c'est avec une sécurité heureuse que les parents leur confient leurs enfants pour le catéchisme qu'elles s'efforcent d'enseigner selon les méthodes les plus vivantes.

Au village, on aime les longues cérémonies religieuses, avec des chants et de l'action, qui valent un dérangement. Lorsqu'une chorale s'est formée à la Maison Sociale, elle ne manque pas de prêter son concours à la Paroisse en préparant un beau programme à l'occasion des grandes fêtes liturgiques. Les plus fécondes seront celles comme la « *Messe des Paysans* », la fête des *Moissons*, où le drame liturgique fait retrouver aux participants le sens spirituel et religieux de leur vie de chaque jour.

La famille

En conclusion de cette vue panoramique sur les activités des « Maisons Sociales », qu'il ne faudrait pas d'ailleurs cristalliser sous des formes définitives tant elles sont souples et en perpétuelle évolution, et encore bien loin de la perfection, ne ressort-il pas que toutes sont au service de la famille, soit qu'elles aident les familles dans l'éducation de leurs enfants, dans leurs membres malades ou malheureux, soit qu'elle les fortifie en tonifiant leur milieu vital ; à la consultation comme dans ses visites à domicile, l'assistance vise toujours le mieux-être des familles, leur cohésion, leur bonne santé.

Au fur et à mesure où le mouvement familial gagnera dans les bourgs et les villages, l'assistante y concourra et la Maison Sociale, devenue « Maison de Jeunesse » sera aussi Maison Familiale, tant est féconde cette formule d'action sociale qu'est la résidence, animée par de véritables assistantes, dignes de la confiance si touchante que la population rurale met en elles.



Ainsi enracinée dans la terre du village, la Maison Sociale parvenue à sa maturité, sera vraiment la Maison Commune, cette Maison que prévoit la Corporation Paysanne, dans laquelle doivent s'abriter les services corporatifs de la famille rurale.

Pour répondre à des besoins précis dépassant la compétence d'un service social familial, le « *Service Social Rural de l'Indre* » a provoqué la création de deux Associations complémentaires :

- Le « *Service coopératif Rural d'Aide Familiale* ».
- La « *Protection de l'Enfance et de l'Adolescence* ».

Le travail à domicile a préoccupé le « *Service Social Rural de l'Indre* » presque depuis son origine, car il y voyait un sérieux moyen de lutte contre l'exode rural.

En 1937, il créait une modeste association artisanale sans but lucratif, qui organisait aussitôt une première branche de production : la lingerie, en raison de l'appitude des Berri-chonnes pour ce genre de travail. Le « S. C. R. A. F. » — nom de cette Association — s'est spécialisé dans la couture pour enfants, et réalise des modèles d'une véritable qualité artistique.

Depuis la guerre, répondant aux besoins qui s'amplifiaient, il a créé de nouvelles branches : le tricot — le tissage à la main, les possibilités d'approvisionnement en matières premières se déplaçant, il organise actuellement de nouvelles activités artisanales : le tannage et l'assemblage des peaux de lapin — les jouets éducatifs pour jardins d'enfants.

Coïncidant avec une transformation profonde des moyens de production, le développement rapide du « *Service Coopératif Rural d'Aide Familiale* » depuis la guerre, s'insère sans doute dans un retour au moins partiel à l'artisanat. Et peut-être aurons-nous la très grande joie de maintenir, grâce au travail à domicile convenablement rétribué, un nombre accru de jeunes foyers dans le milieu rural.

Le « *Service Coopératif Rural d'Aide Familiale* » cherche à développer la qualité professionnelle des ouvrières, soit par le contact direct avec la directrice du travail, soit par des cours techniques.

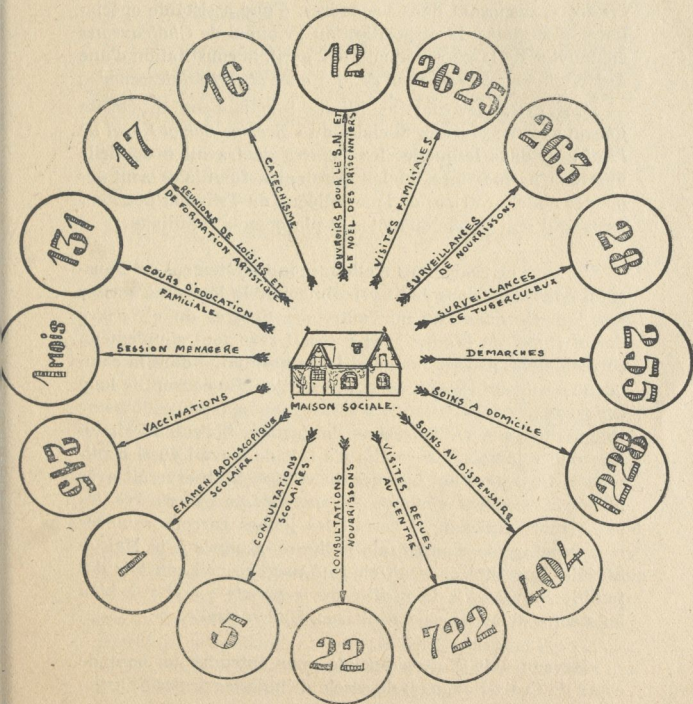
ACTIVITÉS DU CENTRE D'ARTHON 1941

EQUIPEMENT :

- 1 assistante familiale médico-sociale
- 1 assistante jeunesse

ADHÉRENTS AU S. S. R. I. :

secteur	ARTHON	550 h.	5 km.	ARTHON
1/2 canton	VELLES	900 h.	9 »	»
	BOUESSE	600 h.	8 »	»
	BUXIÈRES	600 h.	10 »	»



La guerre, en multipliant les situations anormales, et en attirant dans notre calme Berry, une population réfugiée très mêlée, avait intensifié notablement l'activité du Tribunal pour Enfants ; le nombre des jeunes délinquants s'accroissait : les plaintes pour manque de soins et mauvais traitements, portés contre les familles indignes, se multipliaient. Le besoin d'un service social de l'Enfance en danger moral, se faisait très nettement sentir. Le « *Service Social Rural de l'Indre* », disposant dans ses cadres, d'une assistante spécialisée, la mettait à la disposition du Tribunal de *Châteauroux* en Janvier 1941, et provoquait, le 2 avril, la constitution d'une Association « *La Protection de l'Enfance et de l'Adolescence* ».

Les deux Associations filiales fonctionnent en étroite liaison avec les Maisons Sociales du « *Service Social Rural de l'Indre* », dans lesquelles les Centres de travail à domicile ont leur permanence, et les assistantes familiales sont les bonnes collaboratrices de leur collègue du Tribunal pour enfants, qui leur confie enquêtes et placements familiaux.

Si nous ne craignons d'allonger indiscrètement cet opuscule, nous aimerions inviter maintenant le lecteur à passer une journée dans l'un ou l'autre des Centres du « *Service Social Rural de l'Indre* ». Il y serait reçu tout simplement, cordialement, avec la bonne et large hospitalité dont la campagne a souvent encore gardé la tradition. En causant le long des routes avec l'assistante, il serait gagné par son optimisme conquérant, son enthousiasme de l'action, il l'entendrait lui dire que « jamais encore elle n'a fait de travail aussi captivant ». En traversant les rues du village, il observerait avec plaisir les sourires confiants, échangés de part et d'autre, les petits mots amicaux, il verrait les jeunes garçons soulever leur béret, geste d' ancestrale politesse réappris à la Maison Sociale. En visite, il serait charmé par l'accueil courtois des familles paysannes, la facilité des rapports : « Il y a bien longtemps qu'on ne vous avait vue, Mademoiselle... ».

Revenu à la Maison Sociale pour entendre un bout de cours de Croix-Rouge ou de cercle d'études agricoles, il assis-

terait peut-être à quelques soins au dispensaire. Il se réjouirait de cette atmosphère de simplicité, de bon goût, d'élégance nette et joyeuse qui voudrait être un exemple, et certainement, échangeant ses impressions à la fin de la journée, il ne manquerait pas de se déclarer conquis, par tout ce qu'il a vu ou deviné, et surtout par cette ambiance impondérable de fraternelle amitié qui évoquerait invinciblement à sa mémoire, le titre que se donnait l'ermite du Sahara : « Le Frère universel ».

Le visiteur, comme tous les visiteurs, s'arrêterait ensuite une seconde, le temps de laisser monter dans son esprit le fantôme inquiétant des difficultés sans doute cachées parmi tant de joie et d'optimisme, et il poserait deux questions :

Mais comment vivez-vous ? ... quelles sont vos ressources ? et vos assistantes rurales... hum... comment les recrutez-vous ?

Et voici, en substance, ce que nous répondrions :

— Tout d'abord, le prix de revient du fonctionnement d'un Centre (l'aménagement variant avec les circonstances) :

— Loyer	4.000 fr.	} 15.000 fr.
— Impôts — Assurances	300 »	
— Chauffage	6.000 »	
— Eclairage	600 »	
— Femme de ménage	1.200 »	
— Téléphone	1.200 »	
— Frais de bureau	500 »	
— Entretien maison	1.200 »	

— Les ressources ? des subventions diverses soutiennent le « *Service Social Rural de l'Indre* » mais, si l'on considère la variété et l'ampleur des services rendus, on les juge encore bien faibles, laissant à l'effort privé une part trop grande pour qu'il offre une suffisante garantie. Après cinq ans de vie, le « *Service Social Rural de l'Indre* » est fort loin d'avoir acquis la sécurité de son avenir.

Mais, sans doute la démonstration de son efficacité n'a-t-elle pas encore suffisamment gagné tous les milieux intéressés, et peut-être les localités bénéficiaires elles-mêmes n'ont-elles pas encore assez compris le soutien qu'elles doivent apporter à leur service social ? Il faudrait, pour un meilleur équilibre budgétaire, que le traitement des assistantes incombât seul à l'Association et que les frais généraux du Centre fussent couverts par les ressources locales tant municipales que privées.

Il semble bien que le problème financier ne se résoudra que lorsque le Service Social rural sera obligatoirement réalisé, avec le concours des organismes professionnels mutualistes et familiaux.

Et passons à la seconde difficulté : le recrutement des assistantes.

Si la fonction d'une assistante rurale semble répondre très nettement à des besoins généraux de la campagne, elle présente par ailleurs tant d'exigences qu'on serait presque tenté de dire qu'elle requiert un appel spécial, une vocation qui, pense-t-on avec une certaine crainte, rappelle peut-être par plus d'un point la vocation religieuse.

Le village est sévère, il ne donne sa confiance qu'à bon escient et il faut à l'assistance une quasi perfection pour la mériter ! Vraiment, elle doit vivre elle-même et sans trichement possible, l'idéal que sa présence évoque, dévouement inaltérable, équité, patience, douceur, sagesse à toute épreuve... elle doit se satisfaire, dans sa solitude, de l'austérité de la campagne qu'alourdit encore le problème des communications. Courageuse, sportive et de bonne santé — cela s'impose — il faut qu'elle enfourche sa bicyclette par tous les temps : le plus souvent séparée de sa famille, elle se nourrit de charité universelle ; obligée à une compétence professionnelle très variée, elle est éloignée des milieux intellectuels qui devraient l'alimenter ; ayant toujours à donner d'elle-même, de sa vie profonde, elle est habituellement coupée des foyers spirituels qui l'ont formée.

Gageure sur toute la ligne et pourtant, qui le croirait, en voyant les assistantes du « *Service Social Rural de l'Indre* »,

si enthousiastes, si épanouies, ou plutôt, ne peut-on pas être amené à conclure que, lorsque existent les aptitudes et le dynamisme d'une véritable vocation au don de soi, soutenue par une vie intérieure profonde, les assistantes trouvent dans les exigences mêmes du travail l'épanouissement d'une personnalité tendue par un effort aimé, voulu, elles sont alors passionnément intéressées par cette action neuve, constructive qui, par plusieurs aspects, est en quelque sorte œuvre de conquête, de mission.

Parce qu'il demande beaucoup aux assistantes, le « *Service Social Rural de l'Indre* » doit leur donner beaucoup et, de jour en jour, il s'efforce de le faire davantage. Son équipement est encore bien sommaire, mais déjà il possède, ce qui est sans doute essentiel, un esprit de famille assez riche pour porter en lui le germe de bien des développements. La réunion mensuelle, les fréquents échanges où joue avec aisance une bonne entr'aide... le petit pied-à-terre de *Châteauroux*... le secrétariat documentaire qui s'ébauche... les sessions de perfectionnement professionnel... la bibliothèque embryonnaire qui prend jour... tout cela qui s'élabore progressivement, n'est qu'un bien modeste début. Le « *Service Social Rural de l'Indre* », comme une famille unie et consciente de ses responsabilités, doit s'équiper pour offrir à ses membres, avec le réconfort d'une compréhension fraternelle, le contact spirituel avec le monde en marche et les sources d'un perfectionnement continu.

Le Service Social Rural est encore, d'une manière générale à son début, mais les expériences faites sont tellement concluantes qu'on peut affirmer, sans crainte d'erreur, qu'il pourrait être un élément essentiel, sinon indispensable, de la rénovation des campagnes, et qu'il sera un rouage normal de la paysannerie de demain.

Mais, pour se généraliser, tout en conservant la souplesse d'adaptation que requiert l'infinie variété de la campagne de France, où chaque village a sa physionomie particulière, il

doit être organisé par le milieu rural, alimenté en partie par les ressources de la localité qu'il anime, en partie par celles des organismes généraux qu'il vivifie.

Son champ d'action est si vaste, il offre à ses ouvriers tant de possibilités de développement humain, il porte en lui les certitudes d'un apostolat si fécond qu'on ne peut pas s'étonner de voir des assistantes lui consacrer des années de leur vie, voire même leur vie tout entière.

Son efficacité sera fonction de la richesse des vocations qu'il suscitera. On ne fait rien de constructif sans le don de sa personne à l'œuvre entreprise.

Jeanne THRO, mars 1942.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

